

**Nouvelle Revue Française**

**Septembre 1981**

*LA MUSIQUE*

UNE ÉCOUTE DE LA MUSIQUE RELIGIEUSE DU THIBET

*Par la musique  
s'écoule le temps  
constant, souverain,  
semblable pourtant d'immobile*  
Henri Michaux,  
à qui sont dédiées ces lignes.

Musique, ces interminables patenôtres grommelées, de temps à autre interrompues par de très barbares vacarmes? Musique, ceci qui ne connaît mélodie ni harmonie, méprise de nous charmer, semblerait davantage ne chercher qu'à nous ensevelir sous les rocs et les poussières du bruit? Musique, ce murmure par intermittence bombardé? Sans doute, mais nulle n'est plus immédiatement rebutante aux oreilles d'occident que celle-ci, qui bourdonne et tempête en la pénombre de lointains monastères. C'est qu'au contraire de nos musiques pour bercer et introduire aux songes, celle-ci est pour secouer l'esprit, le tirer et sans cesse le retirer du plus vain, du plus médiocre de ses rêves, que son obstination seule nous conduit à nommer « réalité n.

Monte, longuement, la rauque mélopée des sùtras. Le frisson qui nous parcourt alors, ce qui le provoque est-ce la solennité de cette caverne où grondent tous les souffles, ou bien le saisissement de la conscience, pour la première fois percevant le régulier vrombissement de ses propres moteurs? La monodie s'aggrave, devient un bruit presque blanc, où s'étalent toutes les fréquences, le spectre complet des vibrations audibles. Elle va vers le son de tous les sons, déploie la rugueuse étoffe du bruissement cosmique, depuis la rumeur sourde de ce qui bat et frémit en nous, jusqu'aux vastes résonances des sommets et avalanches, des chutes et orages, marées, tourmentes et nébuleuses. Ce n'est bientôt plus une voix, cela qui sort de la bouche des moines, mais le confus

ronflement du monde, sa lourde respiration de brute ensommeillée que secouent les coups de gong, comme les tressauts d'un cauchemar.

Sur ce terrain régulier, ce plain-chant, ce plateau, l'esprit prend alors sa source et sa course. Il épouse les infinies figures du son pour engendrer les siennes, dessine les dendrites de la mémoire, les fallacieuses volutes du désir, coule en ses familières ornières, ses paresseux méandres. Il a chant où s'épandre, champ où se répandre. Il déborde, il rêve. Mais s'effondre soudain le support, pulvérisé. Comme un poing abattu sur la table ruine le château de cartes, ou une vague sur le sable en efface les dessins, brusquement l'assaut des cymbales, la colère des grandes trompes, la crépitante grêle du damaru<sup>1</sup> fracassent ces chimères, dissipent ce paysage.

Énorme, la puissance tout à coup libérée; à sa démesure, la catastrophe mentale. Les instruments à vent, à tempête, à tornade et les grandes cymbales disent la tonnante rage des déités terribles, Mahakalà l'Obscur, Yamantaka à tête et mugissements de buffle, toute la horde de nos farouches libérateurs. Déchaînés contre toutes illusions, ivres de ravager nos liens et enchaînements, en innombrables mains brandissant le croc et le tranchoir, le trident et le lacet, la massue et le fouet, le crâne sanguinolent et le foudre aveuglant, sous d'innombrables pieds foulent nos idoles, écrasent nos respects, nos coutumes, nos rêves, craintes et espoirs. Terrifiant, en vérité, leur saccage saccadé, leur danse de massacre, et propre à exciter la jalousie des meilleurs séismes. Ils n'ont pitié de rien de ce qui apparaît, de ce qui vient et passe, de ce qui nous séduit, de ce qui nous retient, de ce qui nous installe. Ils écrasent et déracinent, ravagent les décors, égorgent les acteurs, fracassent les planches et les cintres de ce mauvais théâtre que nous appelions « Moi ». Ils vont en leur fureur, rasant toutes apparences, jusqu'à ce que seul, enfin, demeure le vide, évanoui en le Vide.

Cacophonie, disharmonie. Avec le monde, il ne s'agit plus de valser, mais de rompre. Musique pour interrompre, pour

1. Damaru : petit tambour à boule frappante, fait de deux calottes crâniennes tendues de peau et opposées en sablier.

défaire les accords, perdre le moi en ses mirages avant de le fracasser sous leurs décombres.

Le grégorien est un chant bâtisseur. S'élevant, il élève des piliers, des arcades, des croisées d'ogives. Il enchâsse le silence du cœur en l'édifice d'une cathédrale mélodique. La musique thibétaine, elle, n'a souci que d'abattre, de détruire les constructions mentales. Elle n'en provoque d'abord que pour mieux les ravager et anéantir avec elle le mécanisme qui les suscita. Elle constitue un dense noyau de bruit, qui absorbe tout son, et les images qui en naissent, qui fait le vide autour de lui, à l'infini autour de lui, puis se résorbe enfin lui-même. Là où le grégorien moule le silence en les majestueux modules de son chant, la musique thibétaine brise les matrices. Là où celui-là atteignait la musique au-delà du silence, celle-ci retrouve le silence par-delà le vacarme. Un silence d'après le bruit, qui l'a connu, en fut souillé, qui jamais plus ne l'accueillera. Un vrai silence, vainqueur du bruit.

Cette musique est un nettoyage par le son, comme le mandala est un nettoyage par l'image. Il s'agit, dans les deux cas, d'un jeu de construction-résorption, de déploiement-évanouissement, d'un va-et-vient du vide à l'apparence et de l'apparence au vide. L'esprit rompu à cet exercice y perd bientôt ses illusions sur le réel, ses illusions sur l'illusion.

Musique de l'évidence, la psalmodie bouddhique des hautes lamasseries évide notre esprit jusqu'au silence, jusqu'à la douleur, puis la paix de son silence. Longtemps après qu'elle s'est tue, demeure en nous cette paix, comme une nuit enfin tombée, délivrée des rêves, et si claire, si claire surtout...

GÉRARD BARRIÈRE